

Lucie Mayrand

# LA MAISON ROUGE BRIQUE

feuilleton



*[www.luciemayrand.com](http://www.luciemayrand.com)*



épisode six

# En l'absence d'Henri



## En l'absence d'Henri

Vivette Gagnon était assise à la table de cuisine, seule. Puisqu'il faisait doux à l'extérieur, elle avait entrouvert la fenêtre au-dessus de l'évier. Elle pouvait sentir le nouvel air printanier, entendre gazouiller les petits oiseaux teintés de rose qu'elle voyait gratter frénétiquement le sol. Avec leurs deux petites pattes, ils avançaient et reculaient sur place pour trouver de quoi picorer.

Peu de temps après qu'elle eut appris qu'elle était enceinte, un mauvais pressentiment l'avait assaillie. À son âge, quarante ans et des poussières, Vivette se doutait bien qu'elle ne pourrait compter sur une autre chance. Elle avait toujours espéré avoir un bébé dans son ventre, l'amener à terme et tenir dans ses bras cette nouvelle vie qu'elle aurait créée. L'euphorie de départ n'avait pas tardé à céder la place à ses pires craintes. Inévitablement, un malheur s'abattra de nouveau sur elle et son fœtus. Devenir mère après tant d'années semblait trop beau pour être vrai.

Fin mars 1997. À son sixième mois de grossesse, le père de l'enfant qu'elle portait était parti pour le Grand Nord. Le couple, qu'elle formait avec Henri Robert depuis des années, n'avait jamais vécu une telle séparation. Son amoureux lui avait fait la promesse de revenir à temps, l'assurant que la chose qu'il désirait le plus au monde était de voir naître sa fille ou son fils. Dans le silence inhabituel de leur logement, Vivette déroulait dans sa tête les événements depuis l'automne. Elle se souvint de ce vendredi après-midi de février où Henri était rentré tôt du travail.

Vivette avait tout de suite remarqué qu'Henri était nerveux, agité même. Elle avait senti que le moment redouté était arrivé. Face à l'adversité, elle n'avait aucune idée de sa propre capacité à l'affronter. Mais à sa grande surprise, elle était demeurée très calme, comme enveloppée d'une sorte de

chaude couverture invisible.

Henri avait pris la parole pour la garder le plus longtemps possible, comme s'il avait craint qu'elle lui ordonne de se taire avant qu'il n'ait eu le temps de terminer. Il avait commencé par lui rappeler qu'il venait de changer d'employeur pour améliorer sa situation professionnelle qui stagnait. Au fur et à mesure qu'il poursuivait ses explications, ses beaux yeux exprimaient toute sa détermination d'être entendu avant d'être jugé. Il avait fini par annoncer à Vivette qu'il s'en allait travailler loin, à des centaines de kilomètres, chez les Inuits. Vivette avait attendu les vagues de désespoir qui auraient dû l'atteindre. Mais rien ne survint.

Depuis, les jours s'écoulaient le plus normalement du monde malgré l'absence d'Henri. Il faut dire qu'elle n'avait pas vraiment le temps de s'ennuyer. Elle enseignait toujours.

Celle qui était en bonne voie de devenir maman vivait la suite de sa grossesse dans une ambiance sereine. Porter son enfant en elle surpassait toutes les autres expériences de sa vie. Vivette Gagnon était dans une forme surprenante. Elle n'en revenait pas d'avoir autant d'énergie. Une autre chose l'étonnait. Elle ne s'était jamais sentie aussi sûre d'elle-même.

Quelques collègues tentèrent de s'inviter chez elle pour lui offrir leur bagage de connaissances en la matière. Vivette avait eu la désagréable impression qu'elles se vantaient d'être passées par là bien avant elle. Ces rencontres ne l'intéressaient pas du tout. Qu'on se plaise à lui dicter des façons de faire, qu'on lui remette sur le nez son inexpérience, il n'en était pas question. Vivette parvint à les convaincre. Même si ce n'était pas le cas, elle leur raconta qu'elle recevait déjà tout le soutien nécessaire. Après ce refus, on la laissa tranquille. Cette relation intime avec son enfant à naître était un processus de découvertes fascinantes et elle méritait toute son attention sans interférence. Par contre, Vivette eut envie de partager ses petits bonheurs quotidiens avec la seule personne qui ne lui mettrait pas des bâtons dans les roues, qui, si loin, était bien mal placée pour l'empêcher d'agir à sa guise.

Dans les lettres qu'elle fit parvenir à Henri, elle lui racontait ses journées de travail à l'école, qui se poursuivaient en début de soirée avec les corrections et la planification pédagogique des semaines à venir. Ses week-ends, elle les consacrait à l'aménagement de la chambre d'enfant. Elle incluait des photos, fière de ses réalisations. Vivette avait même eu l'idée de

glisser quelques clichés plus coquins, juste pour son plaisir et honnêtement, pour punir un peu son amoureux. Elle se sentait plus sensuelle que jamais et lui était au bout du monde.

Se confier à son amoureux sur papier l'amusa jusqu'à ce qu'un sentiment proche de la tristesse se manifeste. Était-ce l'absence du père de l'enfant grandissant dans son ventre qui lui pesait ? N'avait-elle plus rien de nouveau à lui annoncer ? Puis, elle finit par en comprendre la raison. Elle commettait une erreur en rédigeant ses messages. Elle y mettait trop d'entrain, trop de joie de vivre. Laissée derrière, une femme dans sa situation était censée en avoir trop sur les bras, elle devait s'ennuyer de son conjoint. Vivette risquait de blesser l'orgueil d'Henri. Il se sentirait mis de côté s'il réalisait à quel point elle se sentait libre depuis son départ, à quel point sa condition la rendait forte. Elle et son enfant bien au chaud en elle se suffisaient à eux-mêmes, s'appartenaient l'un à l'autre. Graduellement, le contenu de ses lettres devint plus factuel. Lui servit d'excuse le surplus de travail engendré par l'approche de la fin de l'année scolaire.

Les préparatifs avançaient à bon rythme et à son goût. Les payes d'Henri étaient déposées dans un compte conjoint ne requérant qu'une signature. Vivette réglait le solde parfois faramineux de la carte de crédit qu'il lui avait offerte avant de partir. Elle l'informait franchement du montant de chaque dépense qu'elle effectuait. Henri demeurait silencieux à ce sujet, ne lui adressant pas même l'ombre d'un début de reproche. Son attitude en disait long. Vivette était consciente qu'elle profitait du sentiment de culpabilité qui le rongait. Il lui répétait dans ses réponses que s'il avait eu le choix, il serait resté près d'elle.

Vraiment ? Elle avait la désagréable impression qu'il se défilait. Pour Vivette, c'était une évidence. Il l'avait eue, l'opportunité de refuser cet avancement, cet emploi qui l'envoyait dans le Grand Nord. Henri avait préféré cet exil au diable vert à sa Vivi, comme il l'appelait toujours, celle qui, après tant d'années d'efforts et d'échecs était finalement enceinte. Vivette découvrait pour la première fois cet aspect troublant chez l'homme de sa vie. Ce Henri Robert lui apparaissait tout à coup et elle ne savait qu'en penser.

Pour sa part, cependant, elle aimait la nouvelle Vivette Gagnon qu'elle devenait, la femme plus solide, celle qui n'avait pas besoin qu'on la surprotège. Quant à l'enfant qu'elle portait, pour l'instant et pour quelque temps encore, il ou elle n'exigeait personne d'autre qu'une future mère

dévouée à son bien-être intra-utérin.

Un mois s'écoula. Vivette se rendit compte que son amoureux ne lui manquait pas. Pas encore à tout le moins. Elle ne ressentait aucune honte non plus même si sa vie d'adulte n'avait toujours eu de sens qu'auprès d'Henri. Dès leur première rencontre, Vivette Gagnon avait su que c'était avec Henri Robert qu'elle partagerait ses jours et ses nuits. Des neuf années d'avance sur elle, Vivette s'en fichait. Il était bon, sans malice. Ensemble, ils auraient une ribambelle d'enfants qui les combleraient. C'était ce qu'elle avait toujours désiré. À défaut d'avoir pu réaliser ce rêve, Vivette avait pu compter sur son homme droit, solide, dévoué.

Mais les choses avaient changé. Elle s'était retrouvée enceinte. Henri était parti travailler dans le Grand Nord. Elle devait s'arranger seule avec les préparatifs en plus de l'ordinaire. Elle attendait dans cette étrange solitude l'arrivée de ce petit être, bien au chaud en elle, celui dont ils avaient cessé d'espérer la venue. Il avait pris ses parents par surprise. Maintenant, il s'imposait, doté du pouvoir de bouleverser leur vie.

Un autre mois passa en flèche. Pour la seconde fois, Vivette s'étonna de constater qu'elle ne s'ennuyait pas de son amoureux. Et alors? Elle n'allait pas s'en faire. Il n'y avait pas de quoi fouetter un chat. Cette espèce de froideur ne pouvait être que passagère. Elle était fort probablement causée par la fatigue de fin de grossesse. Elle disparaîtrait sûrement dès le retour d'Henri. Leur enfant unique naîtrait entouré de son père et de sa mère, unis à nouveau, prêts à l'accueillir et à l'aimer.

L'aménagement ainsi que la décoration de la chambre de nouveau-né étaient enfin complétés. La layette de toutes les couleurs, autres que le bleu ou le rose, était lavée et rangée. Vivette avait acheté une variété de petits pots de purée et de céréales pour bébé et s'était aussi procuré du lait maternisé. Vivette prévoyait d'allaiter son enfant, mais elle préférait jouer de prudence. Elle avait failli oublier de faire une réserve de couches jetables. Par chance, la caissière de l'épicerie s'était inquiétée de ne pas en trouver dans le panier rempli à moitié et elle en avait gentiment avisé Vivette. La réaction de la future maman fut immédiate. Elle s'était d'abord esclaffée pour ensuite être submergée de tristesse et laisser libre cours à un torrent de larmes. Aussi rapidement, elle avait repris le contrôle de ses émotions. Se donner en spectacle n'avait jamais été et ne serait jamais le genre de Vivette Gagnon.

En prévision des premiers jours de vie à trois, elle achevait de garnir le



congélateur de repas emballés en portions pour deux adultes qu'elle et Henri n'auraient qu'à réchauffer au four à microonde.

Quand elle eut barré tous les points de sa liste de tâches à faire pour être fin prête avant l'accouchement, elle put envisager de s'offrir du temps pour se détendre et se gâter un peu.

Elle retrouva le silence qui pouvait régner à l'appartement en fin de journée. Vivette l'avait presque oublié. Sans Henri, il semblait redoublé. Durant les heures qu'elle avait accordées à tous les préparatifs, elle avait eu besoin de bruits de fond et avait fait jouer de la musique ou avait allumé le téléviseur.

Le passe-temps favori de Vivette avait toujours été la lecture. Ne se sentant plus si épuisée après le souper, elle pourrait très bien s'installer dans son fauteuil préféré et entrer dans le monde d'un bon roman. Il lui sembla qu'il y avait une éternité qu'elle ne s'était pas accordé un tel cadeau. Passer des heures de qualité à lire un auteur de talent n'était jamais une perte de temps pour elle.

Elle ne regarda pas à la dépense au moment de faire une visite chez les trois libraires de la ville. Emprunter des livres à la bibliothèque municipale lui répugnait. Des milliers de doigts les manipulaient. On avait sûrement toussé et postillonné sur l'ensemble des pages. Vivette était convaincue qu'ils emprisonnaient toutes sortes de microbes qui ne demandaient qu'à attaquer le premier lecteur venu.

En déposant ses achats sur la table du salon, elle se remémora les veillées paisibles que s'offrait souvent leur couple. Parfois, une musique douce les accompagnait. Henri feuilletait l'un de ses *National Geographic*. Il était abonné à la revue depuis bien avant leur union. Pour sa collection, il avait fabriqué des caisses en bois. Placées sur le côté et empilées l'une sur l'autre, elles formaient une jolie tour jaune. Autant de rayons de soleil donnaient un bel éclairage dans la pièce. Tous représentaient ses albums photo de pays qui l'intriguaient et qu'il ne visiterait jamais. Quant à Vivette, elle plongeait parfois dans une biographie, mais préférait, et de loin, se délecter d'un récit fictif. Tout un pan de mur de leur petit salon était consacré aux livres.

Lire la propulsait hors de son quotidien. Parfois, elle relevait la tête et regardait droit devant, fixement, perdue dans ses pensées. D'autres fois, elle s'attardait sur certains passages et laissait libre cours aux réflexions qui

surgissaient. *Le petit prince* d'Antoine de Saint Exupéry lui en donna maintes occasions. Vivette l'avait trouvé dans la section des œuvres classiques. Sans le chercher spécifiquement, elle avait vite repéré ce petit bouquin de rien. Elle avait vaguement entendu parler de l'histoire d'un pilote d'avion en panne à qui un enfant blond demandait de dessiner un mouton. L'intrigue lui avait paru bien mince, elle qui aimait être captivée par des récits remplis de péripéties à couper le souffle. Cette fable avait beau avoir connu un grand succès, elle ne l'avait encore jamais lue.

Vivette mit moins d'une heure à en parcourir les 113 pages. Plusieurs ne contenaient que des esquisses plutôt naïves. Malgré ces simples illustrations, elle s'aperçut que le texte de Saint Exupéry n'avait rien d'enfantin. Elle ne pourrait passer à un autre roman l'esprit tranquille avant d'avoir fait la relecture de l'étrange aventure du petit prince en visite sur la Terre.

Vivette l'interrompit presque aussitôt, dès qu'elle revit ce bout de phrase : *...c'est tellement petit, chez moi.* Elle remarqua que le petit garçon le répétait sans relâche. Aux personnes et aux animaux qu'il rencontrait tout au long de l'histoire, il énonçait de cette manière la caractéristique principale de la planète d'où il venait, insistait sur cette limitation stricte et incontournable. Elle poursuivit sa lecture et se rendit compte que chaque fois qu'elle tombait sur ces mots elle avait l'impression de ressentir la mélancolie d'une petite âme esseulée, accablée, fataliste. Vivette imagina son enfant à elle dans quelques années, frêle, mais énergique, ayant vite fait le tour de leur logis de quatre pièces et demie. Quant à la cour arrière, elle était déjà encombrée d'objets divers des autres locataires et ne permettait pas même l'ajout d'un carré de sable.

*C'est que sa planète d'origine était à peine plus grande qu'une maison!* L'image était frappante à souhait, mais que sous-entendait-elle? Un peu comme l'observateur d'art visuel interprète ce qu'il voit à partir de son vécu et de ses émotions à cet instant précis, Vivette essaya de donner du sens à ce qu'elle lisait. Elle supposa un lien possible entre la planète du petit prince et son cocon familial. Elle tenait tout de même pour acquis qu'il avait des parents, ce petit garçon. Il était peut-être enfant unique. Sinon, se sentait-il différent de ses frères et sœurs au point qu'il eût souhaité l'être? Une maison qu'il n'aurait partagée qu'avec sa mère et son père? Elle comprenait qu'il était question d'un manque de quelque chose, d'une quête pour la trouver.

Vivette ne put s'empêcher de comparer ce petit garçon blond à l'enfant en elle. Il ou elle aurait besoin d'espace pour voir loin, pour respirer à fond. Elle voulut très fort qu'Henri tienne parole pour qu'ils aient, le plus tôt possible, une vraie maison bien à eux. Spacieuse. Vivette se jura que jamais il ou elle n'aurait à se plaindre d'être à l'étroit. Chez lui ou elle, il devint de la plus haute importance que ce soit réellement plus grand que la minuscule planète de ce pauvre petit prince.

Malgré tout, la fin lui plut. Beaucoup. *On ne voit bien qu'avec le cœur. L'essentiel est invisible pour les yeux.* Fin renard, ce renard, alias Antoine de Saint Exupéry. Vivette saisissait parfaitement le concept d'apprivoisement. Elle apprivoisait une grossesse inespérée à 40 ans. Une fois au monde, son bébé et elle traverseraient une seconde séance d'adaptation. Ils créeraient d'autres liens puisqu'ils auraient besoin l'un de l'autre. Elle ne voyait pas les choses autrement. Elle n'avait d'autre choix que de devenir mère à temps plein. Son enfant, depuis sa création, était sous sa responsabilité. Pour toujours.

En serait-il de même pour Henri? *On ne connaît que les choses que l'on apprivoise.* Ensemble depuis plus d'une décennie, Henri et elle avaient-ils vraiment pris le temps de s'apprivoiser? Vivette n'en était plus certaine. Sans famille près d'eux, ils s'étaient organisé une vie bien tranquille dans la petite ville de région où Henri avait trouvé du travail dans les mines. Vivette avait choisi l'enseignement, sa préférence penchant nettement pour les petits bouts de chou du primaire. Au fond, se connaissaient-ils réellement ou leur amour se résumait-il à une bonne entente de vie commune?

Cette vie sans histoire changeait tout à coup, prenait un tournant majeur. Avec le nouvel emploi de son amoureux qui l'appellerait inévitablement à retourner régulièrement dans le Grand Nord, un père et son fils ou sa fille pourraient-ils s'apprivoiser? À distance? Décidément, cette fable avait provoqué des réflexions auxquelles Vivette ne s'attendait pas.

Allongée sur le côté dans son lit, elle laissa le drap d'été ne couvrir que ses pieds. Elle s'adressa à son ventre en le caressant comme pour calmer les ardeurs de celui ou celle qui commençait à s'y sentir à l'étroit. Elle se demanda qui avait choisi l'autre chez le libraire. Elle ou *le petit prince*? Vivette patienta un peu, espérant un sursaut ou deux, s'imaginant recevoir un signe quelconque en guise de réponse. Cette journée de repos avait

été bien étrange. Elle entreprenait un nouveau rythme de croisière qui l'amenait ailleurs. D'ici à son accouchement, elle pressentait qu'elle n'aurait pas le loisir de trouver le temps long. Épuisée, Vivette s'endormit le sourire aux lèvres.

Un samedi sur deux, elle consacrait une partie de la matinée à l'écriture d'une lettre pour son amoureux. Habituellement, Vivette mettait moins d'une heure à rédiger le compte rendu des dernières semaines. Cette fois, trop de mots se bousculaient dans sa tête. Elle se leva et fit les cent pas, de la cuisine au salon et vice-versa. Elle s'immobilisa devant la grande vitrine donnant sur la rue, le regard fixe. Des automobiles circulaient trop vite. Les trottoirs étaient calmes. Elle décida d'éviter de raconter la soirée qu'elle venait de passer en compagnie du curieux petit prince. Comment aurait-elle pu expliquer à son amoureux, préoccupé par son nouveau travail à des milliers de kilomètres de leur petite vie d'avant, les interrogations que cette lecture avait fait naître en elle ? Vivette s'installa à table de nouveau, plus calme cette fois. Elle retrouva ce confort, cette prestance dont faisait preuve l'enseignante à son pupitre en contrôle de sa classe. Il fut d'abord question des préparatifs achevés. Vivette ajouta qu'elle avait trouvé un moyen d'occuper ses soirées, en attendant le retour à la maison de son amoureux. Pour éviter de ressentir la solitude durant ces heures redevenues tranquilles, elle se remettait à la lecture. La connaissant, Henri n'en serait pas vraiment surpris. Il ferait le lien en voyant le montant impressionnant de ses achats de bouquins sur le relevé de la carte de crédit.

Le beau temps de la veille se poursuivait. Vivette se promena dans le quartier une bonne partie de l'après-midi. Une fois rentrée, elle se confectionna un énorme sandwich. Tout ce qu'elle repéra dans le frigo se retrouva à l'intérieur d'un pain sous-marin : beurre, mayonnaise, reste de poulet rôti, lanières de poivrons, champignons tranchés, feuille de laitue, oignon émincé, le tout accompagné de deux gros cornichons à l'aneth et à l'ail qu'elle croqua à belles dents. Elle sourit. À cet instant précis, l'image qu'elle donnait correspondait parfaitement au stéréotype de la femme enceinte.

Vivette soupa tôt, car elle avait l'intention de s'offrir une soirée agréable en compagnie de l'avant-dernier roman de Daniel Pennac composant la *Saga Malaussène* simplement intitulée *Monsieur Malaussène*. Bien évidemment, elle s'était aussi procuré le suivant : *Des chrétiens et des Maures*.

Il était tout juste passé dix-neuf heures quand elle rouvrit les yeux. Elle avait somnolé dans son fauteuil inclinable après ce repas copieux, couronné d'une KitKat et d'un grand verre de lait. Repue et reposée, elle se sentit prête à passer aux choses sérieuses. Vivette avait hâte de renouer avec monsieur Malaussène et sa joyeuse tribu.

En s'approchant de la table basse du salon, Vivette s'amusa devant l'amas que formaient ses acquisitions littéraires. Elle y était allée un peu fort, mais retirerait un réel bonheur de partager ses soirées avec ces écrivains et leurs histoires en attendant le retour d'Henri et la naissance de leur enfant. Se penchant prudemment, une main appuyée sur le bas de son dos, pour cueillir le roman, un autre livre attira son attention et la fit se redresser. Elle avait presque oublié qu'elle avait acheté cet ouvrage volumineux.

Le manuel prétendait recenser tous les noms de famille en usage au Québec. Intriguée, elle s'était d'abord assurée que Gagnon y apparaissait puis l'avait envoyé rejoindre les autres titres dans son panier.

Ce dictionnaire de patronymes ressortait du lot. Ce soir-là, il semblait l'appeler comme *Le petit prince* l'avait fait en librairie. Soudainement, elle brûla d'envie d'y jeter un coup d'œil sans tarder. Mais elle eut un mouvement de recul. De ses origines, elle savait bien peu. Allait-elle apprendre quelque chose qui risquerait encore de la chambouler? Deux fois en deux jours, ce serait un peu trop à son goût. Vivette se raisonna. Ce dont elle avait besoin, c'était de se changer les idées et Daniel Pennac était le remède tout indiqué. Point à la ligne.

Au bout d'une heure, Vivette se découragea. Elle n'avait pas lu dix pages de *Monsieur Malaussène*. S'était-il remis de ses blessures? Le pauvre homme était bien mal en point à la fin du tome précédent. Elle se rendit compte qu'elle ne pouvait répondre à cette question et encore moins résumer le contenu des lignes qui avaient défilé sous ses yeux restés aveugles. Elle aurait dû se délecter des tournures de phrases de l'auteur autant que des soubresauts et revirements rocambolesques qu'il maniait toujours d'une main de maître. Incapable de se concentrer, elle abdiqua. Si elle voulait retrouver le plaisir de lire Pennac, Vivette n'avait qu'une action à poser : prendre le gros bouquin et assouvir sa curiosité.

Dans la première partie de l'imposant ouvrage, elle apprit que les premiers Gagnon arrivés en Nouvelle-France étaient quatre. Trois frères et leur cousin. Mathurin, Jean, Pierre et Robert ne craignaient pas le dur

labeur. De leur côté de l'océan, on disait que la colonie lointaine et sauvage était remplie de richesses pour ceux et celles ayant du cœur au ventre. Ensemble, ils quittèrent donc pour de bon leur Perche natal, très belle région forestière naturelle certes, mais qui ne rendait pas la vie facile à sa population majoritairement paysanne.

Elle trouva intéressantes ces premières informations sur ses ancêtres venus de France, mais sans plus. Surtout, elles révélèrent autre chose à Vivette. La généalogie n'était vraiment pas sa tasse de thé. Savoir que des gens consacraient temps et énergie dans ce type de recherches ardues et souvent complexes dépassait son entendement. Souvent, elle pouvait faire preuve d'une grande patience. Mais rien de comparable à celle de ces passionnés, sorte d'archéologues, de fouilleurs d'archives poussiéreuses. À quel point pouvaient-ils se fier à d'anciens écrits approximatifs souvent rédigés au son? Heureusement, ce n'était pas pour se lancer dans un travail de moine qu'elle avait fait l'acquisition de ce dictionnaire des patronymes. L'histoire des noms, mais aussi des surnoms l'intriguait. Pour quelle raison les Gagnon de ce monde se nommaient-ils ainsi? Ce nom existait-il avant l'ultime voyage vers le Nouveau Monde?

L'ouvrage énonçait la possibilité que le nom de famille Gagnon fût peut-être lié au nom commun gagnerie. Une gagnerie est une terre cultivée ou labourée par un paysan seul. De nos jours, il s'agit plutôt de l'endroit où on fait brouter le bétail. On utilisait parfois le diminutif gageron. Était-ce par bonhomie, par familiarité? Ou, était-ce pour désigner une terre dont la superficie était réduite? On supposait aussi que Gagnon serait apparu en référence à la contraction de gageron.

Vivette fit une pause. Ses mains caressèrent son ventre rond. Elle se dit qu'en réalité, elle ne s'attendait pas à descendre de la royauté française. Il n'y avait pas de honte à avoir des origines modestes provenant de gens travaillant la terre nourricière. Plutôt satisfaite de ce qu'elle venait d'apprendre, elle se leva pour se dégourdir un peu et passer à la salle de bain. Lorsqu'elle revint à son fauteuil, elle poursuivit sa lecture.

Une autre hypothèse plus crédible se basait sur de vieux documents toujours conservés en Europe. Dans le patelin d'origine de Mathurin, Jean, Pierre et Robert, les registres, engagements et contrats divers des trois frères et leur cousin parlent des Gaignon, Gangnon, Gaignons, Gaignion ou Gasgnon. La prononciation en usage de ce côté-ci de l'Atlantique les aurait

rassemblés tous sous un même nom : Gagnon.

Pierre Gagnon avait fait la traversée avec sa femme et leurs enfants : Marguerite, Louys, Mathurin, Jean et Pierre. Vivette trouva que le couple avait manqué d'imagination en donnant le même prénom que ceux de leurs oncles et de leur propre père aux trois derniers. Peut-être avaient-ils voulu rendre hommage aux premiers arrivants de leur lignée en Nouvelle-France? Toujours est-il que ces trois-là s'entendaient très bien. Devenus des hommes, tout aussi solidaires, ils s'établirent sur des terres fertiles à proximité les uns des autres en la côte de Beaupré. L'hiver, ils partaient pour Québec pour se transformer en négociants. Quelques années plus tard, en 1658, ils firent l'acquisition d'un magasin.

D'une manière ou d'une autre, ceux qui avaient donné naissance au patronyme de Vivette de ce côté du monde semblaient avoir été des travailleurs acharnés, des fonceurs ayant en tête d'améliorer leur sort, voire de prospérer. Elle trouva l'idée agréable, mais à bien y penser, la majorité des émigrants allant en Nouvelle-France ne pouvaient que posséder ces qualités. Ils quittaient leur terre natale, vers des lieux inconnus, pour ne jamais y retourner. Ce genre de traversées, lesquelles duraient des mois si on les achevait vivant, ne possédaient pas le confort luxueux des croisières d'aujourd'hui.

Contrairement à elle, les ancêtres Gagnon procréaient aisément, à coups de dizaine par famille. Mathurin était âgé de quarante et un ans lorsqu'il y prit pour épouse une fille de treize ans. Ils eurent quinze enfants. Quinze! s'exclama Vivette. Le vieillard avait soixante et onze ans lorsqu'ils baptisèrent le petit dernier. En 1878, à Rivière-Ouelle, on recensa trois cent soixante-trois descendants des quatre pionniers, répartis en cinquante familles.

Enfin, Vivette fut sur le point d'insérer un signet lorsqu'elle se rendit compte qu'elle avait sauté une note de bas de page. Le paragraphe en italique débutait par *Ajoutons*. Elle le lut et en resta bouche bée. En ancien français, un gagnon ou gagnon désignait un chien très féroce ou un homme cruel et méchant au caractère hargneux et grognon. N'importe quoi! s'écria-t-elle. Avec l'impression d'avoir perdu son temps, Vivette Gagnon se leva, saisit le bouquin et se dirigea d'un pas déterminé vers la poubelle au bout du comptoir de cuisine.





